

Rien, en effet, ne garantit à Dupuis l'existence individuelle du Christ, ni le témoignage des chrétiens, ni le témoignage des païens¹. Il n'a donc pas existé, autrement que dans la mythologie. Il en est de même de ses Apôtres. Ce sont les douze signes du zodiaque. Pierre est « le vieux Janus, avec ses clefs et sa barque, à la tête des douze divinités, des douze mois, dont les autels sont à ses pieds². »

Dupuis explique l'Apocalypse comme il a expliqué les Évangiles. Il est le premier qui en ait trouvé le véritable sens. Bossuet et Newton n'y ont rien compris. « Tous deux partirent d'une hypothèse fautive, savoir que c'était un livre inspiré. Aujourd'hui qu'il est reconnu par tous les bons esprits qu'il n'y pas de livre inspiré³, etc. » L'auteur de l'*Origine de tous les cultes* a découvert que l'Apocalypse est un ouvrage phrygien⁴, exposant les mystères de la secte phrygienne, un « monument de l'initiation ancienne aux mystères du Soleil vainqueur, sous la forme d'agneau... Elle emprunte à chaque instant les formes monstrueuses des emblèmes astronomiques⁵. »

¹ *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, p. 374.

² *Ibid.*, p. 280.

³ *Ibid.*, p. 532. Cf. *Origine de tous les cultes*, t. III, p. 187.

⁴ *Origine de tous les cultes*, t. III, p. 226. — Voici le titre que Dupuis donne à cette partie de son travail, dans son grand ouvrage : *Examen d'un ouvrage phrygien contenant la doctrine apocalyptique des initiés aux mystères de la Lumière et du Soleil Équinoxial du Printemps, sous le symbole de l'Agneau ou d'Aries, premier des douze Signes* (*Origine de tous les cultes*, t. III, p. 185).

⁵ *Ibid.*, t. III, p. 30.

Il devait venir un temps marqué par les destins, dit Théopompe, où Ahriman, après avoir amené la peste et la famine serait entièrement détruit. Alors la terre, sans inégalité, devait être le séjour d'hommes heureux, vivant sous la même loi, et revêtus de corps transparents; c'est là qu'ils devaient jouir d'un bonheur inaltérable sous l'empire d'Ormud ou du dieu de la lumière. Qu'on lise l'Apocalypse, et l'on se convaincra que c'est l'idée théologique qui fait la base de tout cet ouvrage. Tous les détails mystérieux qui l'enveloppent ne sont que l'échafaudage de cet unique dogme, mis en action et comme en spectacle dans les sanctuaires des initiés aux mystères de la lumière ou d'Ormud. Toute cette décoration théâtrale et merveilleuse est empruntée des images du ciel ou des constellations qui président aux révolutions du temps, et qui ornent le monde visible, des ruines duquel la baguette du prêtre va faire sortir le monde lumineux, dans lequel passeront les initiés, ou la terre sainte et la Jérusalem céleste¹.

Tel est le système de Dupuis sur l'origine de tous les cultes en général et de la religion chrétienne en particulier; telle est son interprétation des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. On le voit, ce n'est qu'une suite de rêveries, de rapprochements imaginaires; il est impossible de trouver d'autre nom pour le caractériser; et ces rêveries sont odieuses autant qu'impies.

La production la plus monstrueuse de ce système athée (du philosophisme) est cette explication mythologique du Christianisme, suivant laquelle le Christ, simple symbole

¹ *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, p. 533-534.

astronomique, n'a jamais existé en réalité, et qui fait correspondre les douze Apôtres aux douze signes du Zodiaque¹.

On a de la peine à comprendre qu'un savant ait exposé d'une manière sérieuse de pareilles imaginations. Pour penser et parler ainsi, il faut avoir l'esprit faussé. Mais s'il peut y avoir quelque chose de plus étonnant que ce système, c'est qu'il se soit rencontré des gens assez crédules pour l'accepter. Or il s'en est rencontré, et en grand nombre, Volney, entre autres². L'œuvre de Dupuis eut du succès et, quoique mal composée, lourdement écrite, elle eut plusieurs éditions. On sentit même le besoin de la réfuter. Il y eut des réfutations sérieuses³ et des réfutations plaisantes. Elle n'en méritait point d'autres que ces dernières. L'une d'elles est restée célèbre et a été souvent réimprimée, c'est celle de J.-B. Pérès, bibliothécaire de la ville d'Agen, *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* (1827)⁴. L'auteur y prouve sa thèse avec plus d'esprit que Dupuis et

¹ F. Schlegel, *Hist. de la littér.*, 1829, t. II, p. 235.

² Dans les *Ruines* et ailleurs. Pour la réfutation de Volney, cf. [M]artin d[e] N[oir]lieu], *Études d'un philosophe chrétien*, in-8°, Paris, 1823, p. 313-414.

³ *La vérité et la sainteté du Christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs d'un livre intitulé : Origine de tous les cultes*, par l'auteur de l'*Apologie de la Religion* (B. Lambert, dominicain, dont le nom de famille était De la Plaigne), in-8°, Paris, 1796. Voir (J.-B. Fabry), *Le Spectateur français au XIX^e siècle ou Variétés morales et littéraires*, 12 in-8°, Paris, 1805-1812. Le t. X, 1810, p. 14-54, contient une analyse de l'ouvrage sus-indiqué.

⁴ *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, 10^e édit., par Monod, in-32, Paris, 1864 (B. N., L 51 b, 4838 D).

non moins de solidité. Napoléon est le soleil, qui se lève à l'orient et va mourir au couchant; ses quatre frères sont les quatre saisons; ses douze maréchaux sont les douze signes du zodiaque; tous les traits de son histoire sont empruntés à la légende solaire.

Nous pouvons clore avec Dupuis l'histoire du philosophisme au XVIII^e siècle. Quoique le mot du comte de Maistre : « Le XVIII^e siècle n'est réellement fini que dans les almanachs, » soit vrai en un sens, le philosophisme est bien mort avec l'époque qui l'avait vu naître. Il a légué au nôtre une partie de son esprit et non la meilleure; mais nos incrédules ne sont pas seulement les héritiers de Voltaire, ils sont surtout les disciples des rationalistes d'outre-Rhin. Le maître actuel de l'incrédulité en France, M. Ernest Renan désavoue le patriarche de Ferney comme ancêtre¹. Aujourd'hui, c'est au nom de la critique et de la science qu'on fait la guerre aux Écritures. Ce sont bien en réalité les idées des philosophes qu'on professe, mais elles ont fait le voyage d'Allemagne et c'est de là qu'elles nous reviennent démarquées, transformées et plus venimeuses sous leur appareil scientifique.

L'arbre a donc porté ses fruits. « Tout ce que je vois, écrivait Voltaire en 1764, jette les semences d'une ré-

¹ « Au XVII^e et au XVIII^e siècle, la critique, arrêtée en France par l'esprit étroit des théologiens, ou égarée par l'inintelligence qui caractérise en histoire l'école de Voltaire, etc. » E. Renan, *Études d'hist. relig.*, 1857, p. 77. « Voltaire, si faible comme érudit, Voltaire, qui nous semble si dénué du sentiment de l'antiquité, à nous autres qui sommes initiés à une méthode meilleure..., [fait une] réponse mauvaise en soi..., réponse arriérée à une science arriérée. » *Id.*, *Les Apôtres*, 1866, p. LVII.

volution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion; et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront de belles choses¹. » Le bonheur de ces jeunes gens consista à périr sur la guillotine. Cette sanglante métamorphose d'un âge d'or décevant en Terreur ouvrit les yeux à bien des aveugles. Trente ans après la date de la lettre de Voltaire, que nous venons de rapporter, en 1794, l'un de ses plus fervents admirateurs, celui que le patriarche de Ferney appelait « son fils², » La Harpe était enfermé en prison avec bien d'autres victimes. « Il eut beau chercher des consolations dans cette philosophie qu'il avait tant prônée, il n'y trouvait qu'un vide affreux. Abandonné, privé de tout, même de livres, il tombait dans l'abattement, ... quand une personne pieuse avec laquelle il eut le bonheur de faire connaissance dans sa prison, chercha à le consoler... Cette vertueuse personne n'avait à lui offrir (pour le distraire) que le seul livre qu'elle eût à sa disposition, et ce livre ne convenait guère à un vétéran de la philosophie du siècle; c'était la Bible. Cependant La Harpe le prend et l'ouvre par désœuvrement. Il lit. Les premiers mots l'étonnent, la suite le confond, l'ensemble le transporte d'admiration.

¹ Lettre à Chauvelin du 2 avril 1764, *Oeuvres*, t. XII, p. 461.

² Voir Peignot, *Recherches sur la vie et les ouvrages de M. de La Harpe*, en tête du *Lycée*, Dijon, 1820, t. I, p. XXXI. Sur l'admiration de La Harpe pour Voltaire, voir *ibid.*, t. II, p. 9, 44, etc.

Eh quoi, s'écrie-t-il, je ne connaissais pas ce livre! il contient tout ce qui peut exciter la curiosité humaine, tout ce qui peut la satisfaire. C'est un chef-d'œuvre; jamais l'esprit de l'homme n'a pu concevoir ni s'exprimer ainsi; oui, ce livre est divin! Et La Harpe est converti¹. »

Si tous les incrédules d'alors ne lurent point l'Écriture comme La Harpe, ils furent du moins les témoins, quand ils ne furent pas les victimes, de ce « beau tapage » qu'avait prédit Voltaire, et cela suffit pour opérer leur conversion. La révolution était l'œuvre des philosophes. Leur triomphe fut leur perte. On vit trop clairement à la lueur des incendies où menaient leurs principes². Jamais, depuis qu'elle avait été donnée au monde, l'Écriture n'avait été aussi indignement traitée, même par les païens; jamais, depuis que les Apôtres avaient prêché le Christianisme, la religion révélée n'avait subi tant d'outrages; jamais, depuis que le paganisme avait succombé sous le poids de ses hontes et de son immoralité

¹ *Ibid.*, p. CXVIII-CXIX.

² Voir dans A. de Tocqueville, *L'ancien régime et la Révolution*, in-8°, Paris, 1856, l. III, le chapitre 1^{er} intitulé : « Comment, vers le milieu du XVIII^e siècle, les hommes de lettres devinrent les principaux hommes politiques du pays, et des effets qui en résultèrent, » p. 233-248. Voir aussi H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine, L'ancien régime*, 9^e édit., in-8°, Paris, 1880, liv. III et IV, p. 221-361. Tous les philosophes n'étaient pas aussi aveuglés qu'on se l'imagine communément sur les conséquences prochaines de leurs principes. Dès 1771, L. S. Mercier, surnommé le « singe de Jean-Jacques, » traçait, dans *L'an deux mille quatre cent quarante*, le programme d'une religion et d'un culte semblables à ceux des Théophilanthropes et il intitulait son chapitre XVII : *Pas si éloigné qu'on le pense*. In-8°, Londres, 1771, p. 100 et suiv. (B. N., L 3c 38). Cf. Taine, *ibid.*, p. 326, 376.

mise à nu par les docteurs de l'Église, on n'avait osé aussi effrontément faire revivre ce qu'il y avait de plus ignominieux dans les mœurs païennes et nier avec Diderot les principes les plus fondamentaux et les plus clairs de la morale; jamais peut-être depuis qu'il existait des hommes, personne n'avait eu l'audace ou plutôt la folie de saper les bases mêmes de l'ordre social en condamnant toute religion et tous les antiques liens de la société. Les déistes anglais, qui avaient d'abord inspiré les philosophes, ne couvraient point la révélation d'odieuses injures; ils conservaient ou affectaient de respecter la religion naturelle, ils n'avaient garde de porter la main sur l'ordre établi. Parmi les séides de Voltaire, au contraire, c'était à qui frapperait de plus grands coups et accumulerait plus de ruines. Diderot ne croit pas à la vertu; il déclare la chasteté inutile; la fidélité conjugale sans motif. O sainteté de l'Évangile! Combien de telles aberrations vous vengent de ceux qui vous insultent! Morelly, dans son *Code de la nature* (1755)¹, pose comme article premier: « Rien n'appartiendra singulièrement ni en propriété à personne². » La raison en est celle-ci :

¹ *Code de la nature, ou le véritable esprit de ses lois de tout temps négligé et méconnu*, in-12, 1775. Ce livre fut attribué à Diderot et inséré dans l'édition des *Oeuvres* de ce dernier publiée à Amsterdam, 5 in-8°, 1773. La Harpe le crut aussi de Diderot, et il l'a longuement réfuté dans sa *Philosophie du XVIII^e siècle*, 2 in-12, Dijon, 1821, t. II, p. 88 et suiv. C'est du *Code de la nature* que Babœuf tira ses principes révolutionnaires.

² *Code de la nature*, IV^e partie, *Lois fondamentales*, I, édit. de Villegardelle (réimpression complète), avec l'analyse [et l'éloge] du système social de Morelly, in-18, Paris, 1841, p. 152.

La propriété est « détestable. » En conséquence, celui qui tentera de la rétablir « sera enfermé pour toute sa vie comme fou furieux et ennemi de l'humanité¹. » A l'âge de cinq ans, tous les enfants seront enlevés à leur famille et élevés en commun aux frais de l'État, d'une façon uniforme². La Convention elle-même recula devant l'application de tels principes et ce n'est que plus tard qu'on devait les reprendre et les glorifier. Ils étaient d'ailleurs le fruit naturel des doctrines de Rousseau³ et des encyclopédistes. Le plus grand ennemi de l'erreur, c'est l'erreur elle-même; elle devient

¹ *Ibid.*, *Lois pénales*, I, p. 175. Cf. I^{re} partie, p. 54.

² *Ibid.*, IV^e partie, *Lois d'éducation*, IV, p. 170. On a trouvé un projet analogue dans les papiers de Saint-Just. H. Taine, *L'Ancien régime*, 9^e édit., 1880, p. 325.

³ Mallet du Pan écrivait en 1799 dans le *Mercure britannique* (*Du degré d'influence qu'a eu la philosophie française dans la Révolution*), t. II, p. 362-363: « [Rousseau] a eu cent fois plus de lecteurs que Voltaire dans les conditions moyennes et inférieures... C'est lui seul qui a inoculé chez les François la doctrine de la souveraineté du peuple et de ses conséquences les plus extrêmes. J'ai entendu, en 1788, Marat lire et commenter le *Contrat social* dans les promenades publiques aux applaudissements d'un auditoire enthousiaste. J'aurais peine à citer un seul révolutionnaire qui ne fût transporté de ces théorèmes anarchiques et qui ne brûlât du désir de les réaliser. Ce *Contrat social*, qui dissout les sociétés, fut le Coran des discoureurs apprêtés de 1789, des Jacobins de 1790, des républicains de 1791 et des forcenés les plus atroces. » Lacre-telle parle de même, *Dix ans d'épreuve pendant la révolution*, in-8°, Paris, 1842, p. 21-22. Voir d'autres preuves, H. Taine, *L'Ancien régime*, 1880, p. 415.

Je règne sur des lieux ravagés par mes mains,

aurait pu s'écrier la philosophie, assise au milieu des ruines, dit Mallet du Pan, *loc. cit.*, p. 342.

victime de ses propres excès. Au commencement du XIX^e siècle, les attaques contre la révélation furent donc bien loin d'avoir parmi nous l'éclat et la violence qu'elles avaient eus pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle; aucun livre impie, capable de faire sensation, ne parut en France pendant cette période. C'était sans doute en partie marasme, fatigue et dégoût, mais c'était aussi, pour une bonne part, réveil de l'esprit religieux, sous l'influence de la publication du *Génie du Christianisme* de Châteaubriand et des efforts des vrais chrétiens.

Cependant tandis que l'incrédulité sommeillait ou languissait en France, elle se développait en Allemagne, d'une manière effrayante. La philosophie avait porté son poison au delà du Rhin, sous la protection du roi de Prusse, Frédéric II, et elle y avait fait de grands ravages.

Frédéric II n'était pas seulement incrédule; il avait l'aversion du Christianisme et mettait son plaisir à lui faire du mal. Dès qu'il fut monté sur le trône, il s'entoura d'impies; c'est ainsi qu'il appela immédiatement à sa cour le marquis d'Argens (1704-1771), l'un des plus grossiers matérialistes de son siècle, le traducteur du discours de l'empereur Julien contre les chrétiens, l'auteur des *Lettres juives*, des *Lettres chinoises*, des *Lettres cabalistiques*, tout autant de pamphlets irréligieux¹. Le roi philosophe aurait voulu avoir près de lui les princi-

¹ Ils sont imprimés dans les *Œuvres* du marquis d'Argens, 24 in-12, 1768. L'auteur se convertit à sa mort. Voir sur lui un *Mémoire* de Damiron, dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. xxxv, 1856, p. 5-40, 243-291.

paux incrédules français. Quand la publication de l'ouvrage matérialiste de La Mettrie (1709-1751), *l'Homme machine* (1748)¹, l'eut fait chasser de la Hollande, Frédéric II s'empressa de lui offrir un asile; il le reçut avec beaucoup d'honneurs, le retint auprès de sa personne et fit enfin lui-même son éloge funèbre. L'abbé de Prades, après le scandale qu'il avait donné en Sorbonne, devint aussi son lecteur à Berlin (1752). Nous avons vu précédemment comment le monarque incrédule avait également attiré chez lui son ami Voltaire et l'avait encouragé et excité dans son impiété. La capitale de la Prusse vit aussi dans ses murs Helvétius (1765), d'Alembert et même l'abbé Raynal.

Les résultats de l'apostolat royal en faveur de l'incrédulité ne se firent pas attendre. L'impiété fut bientôt à la mode. Avant l'avènement de Frédéric II, le déisme anglais travaillait déjà les esprits, le philosophisme acheva l'œuvre de perversion. Un savant allemand de cette époque, Laukhard, nous a raconté lui-même l'effet que produisait dans sa patrie la lecture des œuvres de Voltaire :

Je n'appris de Voltaire qu'à railler, car d'autres livres, en particulier celui de Tindal, m'avaient déjà mis en état d'apprécier sainement, selon ma manière de voir les choses, les dogmes et la religion de l'Église². Assurément j'ai goûté un plaisir infini à lire le poète français qui fait peut-être plus de mal à la religion des prêtres avec son esprit tantôt fin,

¹ Leyde, 1748.

² Voir plus haut, p. 194-195.

tantôt grossier, que tous les livres des déistes anglais et allemands ensemble. Les Anglais partent des principes et ils cherchent à convaincre leurs lecteurs par des arguments philosophiques ; les Allemands suivent à peu près la même marche : ils font intervenir la philosophie ; de plus, ils réduisent tout à l'histoire et sont sûrs par là que leurs lecteurs ne comprennent leurs œuvres savantes qu'autant qu'ils sont savants eux-mêmes. Le déiste français, au contraire, jette en passant quelques raisons superficielles, il glisse sur le fond même de la question et puis il plaisante sur le tout, comme s'il avait démontré complètement ses affirmations. Je sais bien que cela ne persuade pas, mais des milliers de lecteurs se tiennent pour convaincus et honorent le philosophe de tous leurs applaudissements. C'est ainsi qu'il a été possible à Voltaire de recruter tant de prosélytes à l'incrédulité. Il n'écrivait pas pour les savants : ceux-ci, pensait-il, s'ils sont sages, peuvent chercher ailleurs les moyens de redresser leurs idées. Il écrivait pour les ignorants, les femmes, les princes et les commis : c'est à eux que les écailles devaient tomber des yeux. Si tel était le but de Voltaire, il a bien pris les moyens de l'atteindre... Les écrits de Voltaire sont dans toutes les mains¹.

Voici les maux qui en résultèrent :

« M. Schultz, ministre à Gilsdorf, près de Berlin, chéri de ses paroissiens, a pendant dix ans prêché le matérialisme » (écrivait un diplomate français²). Le haut clergé luthérien était ouvertement rationaliste. La prédication, dans

¹ *Leben*, Th. I, p. 268 ; Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. II, p. 35-36.

² Custine le fils, 1^{er} avril 1792.

les grandes villes, se réduisait à la morale, à l'humanité, au sentiment. Un conseiller supérieur de consistoire, Spalding, déclarait qu'il fallait supprimer de l'enseignement religieux les mystères et le surnaturel. Le fond de leurs croyances se ramenait au déisme anglais, traduit et commenté par l'auteur du *Dictionnaire philosophique* : « C'est Voltaire en rabat et en robe de pasteur, » écrivait Forster. Plusieurs suivaient le maître jusqu'au bout, égayant leurs sermons par des sarcasmes¹. Frédéric les laissait dire, pourvu qu'ils louassent le roi et enseignassent l'obéissance aux sujets. Tout était calcul de sa part ; il y joignait la fanterie du libertinage et le cynisme de l'impiété... Le scepticisme du roi gagna les sujets, qui le traduisirent en actes. C'était le ton du bel air, tout le monde le prit à Berlin et se conduisit en conséquence. Le levain de licence et de sensualité, qui gâte toute la littérature du siècle, fermenta sans obstacle dans ces âmes encore grossières... (La dépravation) s'étala en un lourd dévergondage. Les employés, les gentilshommes, les femmes se nourrissaient de d'Holbach et de La Mettrie, prenant au sérieux leurs doctrines et les appliquant à la lettre... Tel nous apparaît Berlin au temps de Frédéric².

Après la France, ce fut donc surtout l'Allemagne qui, suivant l'exemple du roi de Prusse, subit l'influence des philosophes. Frédéric II encouragea, patronna et propagea l'incrédulité. Il est difficile d'apprécier à sa juste mesure le mal que causa l'impiété de ce prince.

¹ M. Philippon, *Geschichte des preussischen Staatswesens*, 2 in-8°, Leipzig, 1880-1882, t. I, ch. I, p. 48.

² Albert Sorel, *La décadence de la Prusse après Frédéric II*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1883, p. 292-293.

Dans son royaume, avec sa main de fer, il lui eût été facile d'étouffer dans son germe l'irrégion naissante. Loin de là, il la choya, l'éleva et la fit grandir. Si l'Allemagne recueille un jour les fruits amers de l'incrédulité, si, après avoir semé le vent, elle récolte les tempêtes¹, le premier coupable à qui remontera la responsabilité de ces bouleversements et de ces désastres, ce sera celui à qui elle a donné le titre de Frédéric le Grand.

Nous devons maintenant étudier, dans le livre quatrième, le progrès du rationalisme dans le pays où il a atteint son plus grand développement, c'est-à-dire en Allemagne.

¹ Ce qui a sauvé jusqu'ici l'Allemagne, c'est que l'incrédulité n'a été répandue que parmi les professeurs, les savants et les ministres protestants. Ce que disait Mirabeau en 1787 est encore vrai en grande partie : « C'est un préjugé généralement répandu en Allemagne que les provinces prussiennes sont remplies d'athées. La vérité est que, s'il s'y rencontre des libres-penseurs, le peuple y est aussi attaché à la religion que dans les contrées les plus dévotes, et qu'on y compte même un grand nombre de fanatiques » (Dans A. de Tocqueville, *L'ancien régime et la révolution*, in-8°, Paris, 1856, p. 250). Malheur à l'empire allemand, le jour où l'irrégion pénétrera dans les masses ! Il verra se renouveler alors les mêmes scènes que l'esprit d'impiété produisit en France en 1792.

LIVRE QUATRIÈME.

LE RATIONALISME BIBLIQUE EN ALLEMAGNE.

CHAPITRE I.

COMMENCEMENTS DU RATIONALISME BIBLIQUE.

La lumière que le protestantisme se vantait d'avoir apportée au monde devait s'éteindre dans les ténèbres de l'incrédulité. Du temps de Luther, le peuple même saluait avec enthousiasme l'ère éclatante qui, croyait-il, commençait à poindre :

*Wacht auf, es nahet gen dem tag!...
Die rotbrünstige morgenret...*

Debout, voici venir le jour...
Salut, ardente, immense aurore!

chantait le poète cordonnier de Nuremberg, Hans Sachs¹. Au commencement de ce siècle encore, Werner, dans

¹ *Deutsche Dichter des xvi Jahrhunderts*, in-8°, t. v, Leipzig, 1870, p. 10.